

L'ACADÉMIE
BOURGEOISE,
OPERA-COMIQUE
EN UN ACTE;

*Représenté pour la première fois sur le Théâtre
de la Foire , en 1735. ,*



A C T E U R S .

BÉLISE.

NÉRINE.

DORANTE.

LE DÉCLAMATEUR.

POINTILLARD.

CRÉON.

DORIMÈNE.

ORPHISE.

DEUX NIÈCES.

Mr. SAUTÉREAU.

La Scène est chez Bélise.



L'ACADÉMIE
BOURGEOISE,
OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.
BÉLISE, NERINE.



BÉLISE.
U, Nerine,

Air : Attendez-moi sous l'orme.

Malgré la médifance ,
Et tous fcs vains difcours ,
Je veux à la science
Confacrer tous mes jours.
Le bonheur que j'envie ,
C'est de voir ma maifon
Servir d'Académie
Aux enfans d'Apollon.

NERINE.

Vos souhaits feront bien-tôt remplis, & de la façon dont vous vous y prenez, avant qu'il soit un mois, on verra ici plus d'Auteurs qu'au Parnasse; vous en recevez tous les jours, & il en est déjà venu ce matin cinq ou six pour sçavoir quand vous serez visible.

BÉLISE.

Ce sont, sans doute,

Air : Du bois de Boulogne.

Quelques-uns de nos postulans;
 Qui viennent montret leurs talens;
 Ils sçavent que cette journée,
 Pour l'examen, est destinée.

Tu sçais que personne n'est admis dans notre société sans donner des preuves de son sçavoir.

NERINE.

Ils vous en donnent aussi de leur appétit.

BÉLISE.

Tu ne sçaurois t'imaginer le plaisir que je goûte avec l'aimable compagnie qui fréquente ici.

Air : Du Régiment de la Calotte.

Quelle gloire, quel agrément,
 De recevoir à tout moment
 Quelque louange délicate;

NERINE.

Il est vrai que chacun vous flatte :

Mais de même ils ne pensent pas.

Je gage qu'ils disent tout bas :

La plaifante marotte !

Plan , plan , plan ,

Place au Régiment

De la Calotte.

B É L I S E.

Tu te trompes dans tes jugemens.

NERINE.

Je veux que leur encens soit sincère , doit-il pour cela vous paroître d'un si grand prix ? Croyez-moi , il leur coûte peu , & ils le donnent à bon compte. Combien voit-on de rimeurs ,

Air : *Que faites-vous , Marguerite ?*

Qui , forcés par leurs disgraces

A prodiguer les appas ,

Les Ris , les Amours , les Graces ,

Donnent tout pour un repas ?

B É L I S E.

Tu n'es pas de leurs amis , & j'en sçais la raison.

NERINE.

Elle est fort aisée à deviner ; peut-on aimer des gens qui n'ont pas le sol ? Quand il ne s'agit que de louanges , il faut voir comme ils sçavent multiplier.

Air : Les cœurs se donnent troc pour troc.

Mille appas & mille vertus :
Ce nombre est souvent dans leur style ;
Et je ne sçais que les écus
Qu'ils ne comptent jamais par mille.

B É L I S E.

C'est justement la raison qui m'engage à les recevoir chez moi ; le bien ne nous est donné que pour en faire usage , & le mérite doit avoir la préférence.

N E R I N E.

Encore si votre Académie n'étoit ouverte qu'aux Poètes ; mais elle l'est à tous les talens ; Danseurs , Musiciens , Peintres , Déclamateurs, tout y est admis.

B É L I S E.

Mademoiselle Nerine , les petites libertés que vous vous donnez , commencent à me lasser : finissez. Mon frere a-t-il passé au logis ?

N E R I N E.

Non , Madame , & je serois charmée qu'il n'y vînt de sa vie.

Air : Le maître fou que voilà !

C'est lui qui dans l'idée
Vous a mis cette erreur ;
Son ame est possédée
De la même fureur.

Peut-on voir sans colere

Cela ?

L'étrange caractère !

Le maître fou que voilà !

BÉLISE.

Nerine, vous perdez le respect !

NERINE.

Le moyen de le garder, quand on vous voit l'un & l'autre vous amuser à des sonnettes, au lieu de songer à pourvoir vos deux nieces !

BÉLISE.

Taisez-vous, encore une fois, ... Que font-elles, mes nieces ? apprennent-elles leur leçon de musique ?

NERINE.

Bon ! elles ont bien envie de chanter ! les voici, voyez si elles ont l'air bien contentes.

SCÈNE II.

BÉLISE, NERINE, LÉONORE,
ISABELLE.

BÉLISE.

Air : Ne m'entendez-vous pas ?

APPROCHEZ, mes enfans ;
D'où vient cette tristesse ?

NERINE.

Le souci qui les presse
Dure depuis un tems.

BÉLISE, à Léonore.

Qu'avez-vous ?

LÉONORE.

J'ai quinze ans.

ISABELLE.

Et moi, dix-sept.

BÉLISE.

Air : *La Testard.*

Parlez-moi plus clairement.

NERINE.

Ces mots doivent vous suffire :

Par-là je juge aisément

De ce que leur cœur desirer.

Mariez, mariez, mariez-nous ;

C'est ce qu'elles veulent dire :

Mariez, mariez, mariez-nous ;

Donnez-nous vite un époux.

BÉLISE.

Vous donnez un mauvais tour à tout ce
que l'on vous dit. (*A Léonore.*) Où en êtes-
vous de votre Musique ?

LÉONORE.

Voici un air que j'ai appris hier.

Ménuet : Attendrai-je long-tems ?

Dieu de Cythere ,
Remplis mes vœux les plus doux ;
Qu'un Berger délicat & sincere
Soit mon époux ;
Rien , dans la vie ,
N'est digne d'envie ,
Comme un hymen
Dont tu formes le lien :
Fais donc que je l'obtienne ;
Que mon tour enfin vienne :
J'attends ;
Attendrai-je long-tems ?

B E L I S E , à Isabelle.

Et vous ?

I S A B E L L E.

Voilà ce que j'ai appris ce matin.

Air : N'aurai-je jamais un Amant ?

Damon vient d'épouser Julie ;
Phylis à Cléandre est unie :
De leur sort mon cœur est jaloux :
Amour , ton caprice m'oublie.
Qui peut m'attirer ton courroux ?
N'aurai-je jamais un époux ,
Moi qui suis si jolie ?

N E R I N E.

Voyez , Madame , si je me trompe : cela

ne m'étonne pas ; vous leur permettez de lire des vers ; vous donnez ici des Comédies, des Divertissemens.

Air : *La Serrure.*

Dans les rôles qu'on étudie ;
Le cœur puise du sentiment :
Fille qui voit la Comédie,
Réfléchit sur le dénouement.

B É L I S E.

Hélas ! si elles souhaitent le mariage , c'est qu'elles ne le connoissent pas. Apprenez , Mesdemoiselles , que l'hymen ressemble à une décoration , qu'il n'est beau que de loin ; mais il me semble que mon frere tarde long-tems à venir : il sçait cependant bien que c'est aujourd'hui que nous devons entendre ceux qui aspirent à notre Académie... J'entends quelqu'un. Nerine, conduisez mes nieces dans leur appartement.

S C E N E III.

B É L I S E , U N V A L E T.

L E V A L E T.

MADAME , deux personnes demandent à vous parler.

Air : *Ton kumeur est , Catherine.*

Tous deux sont gens de science :

L'un est menu , l'autre épais ;

L'un s'exprime par sentence ,

Et l'autre par quolibets.

Dans l'antichambre ils attendent

L'ordre , pour entrer ici.

B É L I S E .

Vas leur dire qu'ils s'y rendent ;

Je les attends.

L E V A L E T .

Les voici.

S C E N E I V .

POINTILLARD , CRÉON , BÉLISE.

P O I N T I L L A R D .

MONSIEUR CRÉON , je vous conseille de
ne point me disputer le pas.

C R É O N .

Monseur Pointillard , vous n'avez rien à
craindre ; je ne suis pas un concurrent redou-
table.

B É L I S E .

Voici , sans doute , deux Auteurs qui vien-
nent se présenter.

456 L'ACADÉMIE BOURGEOISE,
CRÉON.

Air : *La Marmotte envie.*

Celui qui s'offre à vos yeux ,
Vient s'installer en ces lieux.

P O I N T I L L A R D .

Son style est trop précieux.
Je plairai davantage.

C R É O N .

Je fuis pour le sérieux.

P O I N T I L L A R D .

Moi , pour le badinage.

B É L I S E .

L'un & l'autre a son prix : voyons quelques-uns de vos essais ; l'honneur est dû au sérieux : commencez , Monsieur Créon.

C R É O N *déclame.*

Pour faire un repas agréable ,
Faut-il couvrir toute la table
De ces ragoûts & de ces mets
Inventés par de fins gourmets ?
Non , non , je fais toujours grand'chère ,
Quand j'ai le manger nécessaire ,
Sur un petit couvert bien blanc ;
Avec ce qu'il faut de lumière ,
Un verre net & du vin franc.

Tenté par le gain qu'il espere ,
Le Nautonier , pour satisfaire

Nos

Nos appétits extravagans ,
 Va s'exposer aux ouragans ;
 Mais ce qu'il amène en nos rades ,
 Ne sert qu'à nous rendre malades ,
 Et nous n'en serions pas plus mal ,
 Si l'épice & l'eau des Barbades
 Restoient dans leur pays natal.

B É L I S E.

Ce n'est pas mal débiter : à vous, Monsieur
 Pointillard.

P O I N T I L L A R D.

Ce que vous venez d'entendre ne pourra
 pas tenir contre ce que je vais vous chanter.

Air : Du Prevôt des Marchands.

Tandis qu'un nouveau parvenu ,
 Jouissant d'un gros revenu ,
 Dans un palais vit à son aise ,
 On voit sans maîsse, ni teston ,
 Dans une maison très-mauvaise ,
 Des gens de très-bonne maison.

B É L I S E E T C R É O N.

Ah ! ah ! ah ! ah !

P O I N T I L L A R D.

Vous n'y êtes pas encore.

Même air.

Sans nous, l'Amour ne seroit pas ;
 Sans lui, sans ses charmans appas ,

Serions-nous , tous tant que nous sommes ?
 On peut donc dire , tour à tour ,
 Qu'ici bas l'Amour fait les hommes ,
 Et que les hommes font l'amour.

B É L I S E.

Cela est merveilleux. (*Bas.*) Le plaisant personnage ! ... Monsieur Créon , c'est votre tour.

C R É O N.

L'homme qui sans cesse accumule ,
 Dans sa prudence , est ridicule ;
 Le bien dont il fait un amas ,
 N'est qu'un précieux embarras ;
 Quand j'ai besoin d'eau , que j'en prenne
 Dans un vase ou dans la fontaine ,
 Je n'en prends que ce qu'il suffit.
 Faut-il qu'une grange soit pleine
 Pour contenter mon appétit ?

Cependant , ô fols que nous sommes !
 C'est la fureur de tous les hommes
 D'entasser & de se munir ,
 Pour les besoins de l'avenir ;
 Leurs corps & leurs esprits s'épuisent ,
 Pour avoir des meubles qui nuisent ,
 Des trésors que l'on tient secrets ,
 Des habits que les vers détruisent ,
 Des livres qu'on ne lit jamais.

POINTILLARD, *en bâillant.*

Ah ! il vous endormira, si je n'ai soin de vous réveiller : les belles choses que je vais vous dire !

Air : Des routes du Monde.

Grand orateur on est souvent,
 Sans être un orateur fort grand :
 La preuve en est sensible & claire ;
 On peut être, par cas fortuit,
 Le plus grand fripon de la terre,
 Et le fripon le plus petit.

De mieux en mieux : écoutez.

Même air.

Au Bal, au Cours, à l'Opera,
 Si Climene tous les jours va,
 Faut-il pour cela qu'on la fronde ?
 La différence s'apperçoit
 D'une fille qui voit le monde,
 A celle que le monde voit.

B É L I S E.

Mais, mais, cela est adorable.

POINTILLARD.

Je sçavois bien qu'il ne feroit que blanchir auprès de moi. Décidez, Madame, prononcez.

B É L I S E, *à Créon.*

Air : Des fraises.

Dans ces lieux vous resterez
 Et vous êtes des nôtres.

V ij

POINTILLARD.

Quoi ! vous me le préférez !

BÉLISE.

Mon cher Monsieur, vous plairez

A d'autres, à d'autres, à d'autres.

POINTILLARD, *en s'en allant.*

Air : Du jus d'Octobre.

Sort aveugle, ainsi tu l'ordonnes ;

Il n'est que trop vrai, par malheur ;

Que l'on voit, chez bien des personnes,

Beaucoup d'honneurs & peu d'honneur.

SCÈNE V.

BÉLISE, UN INTRIGUANT

du Parnasse.

L'INTRIGUANT,

Air : Querelin, guin, guin.

JE suis un homme renommé,

Pour mon talent estimé :

Mieux que Ménage & Voiture,

Je sçais la Littérature,

Des Vers la juste mesure,

BÉLISE.

Lure, lure, lure, lure, lure.

L'INTRIGUANT.

Dans Paris je fais un gros gain ;
Guérelin , guin , guérelin , guin , guin ;

BÉLISE.

Vous êtes le premier qui vous louez de cette profession : comment faites vous donc , s'il vous plaît ?

L'INTRIGUANT.

J'ai trouvé le moyen de rendre utile le noble métier des Muses , par un commerce que j'ai imaginé : voici mon arrangement.

BÉLISE.

Voyons.

L'INTRIGUANT.

Chaque jour de la semaine a chez moi sa destination ; le Lundi , par exemple , je vends des projets , des idées , des plans de pièces.

BÉLISE.

Ah ! ah ! & combien en avez vous débité cette semaine.

L'INTRIGUANT.

Deux , la Clef des Cœurs , en deux Actes , la Flatterie & la Liberalité. Les Quatre Saisons de l'Amour , en quatre Actes.

BÉLISE.

C'est apparemment pour un Ballet ?

V iiij

462 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE,*
L'INTRIGUANT.

Oui, Madame, & voici mon plan en deux mots.

Sans sçavoir pourquoi ni comment,
On est par Cupidon frappé dans un moment.

D'abord en secret on soupire,
On aime sans oser le dire;

Mais par de petits soins que l'on rend chaque jour,

On prouve son tendre martyre;

C'est le printems de l'Amour.

Des parens par leur vigilance,

Des jaloux, des rivaux par leurs empressemens;

Traversent de deux cœurs la douce intelligence:

L'ardeur s'accroît par les tourmens;

C'est l'été des amans.

Malgré l'obstacle on persévère,

On presse, on insiste, on poursuit;

On fait tant qu'à la fin l'on recueille du fruit:

C'est l'automne de Cythere.

Mais après quelques mois de joye & de douceur;

Le dégoût saisit le vainqueur,

Le dépit guérit la maitresse,

La glace succede à l'ardeur;

C'est l'hyver de la tendresse.

B É L I S E.

Ce projet, s'il est bien rendu, pourra réussir.
Le Mardi, à quoi le destinez vous ?

L'INTRIGUANT.

Ce jour-là, je vends des situations, des pointes, des risées; le dernier jour j'en ai débité beaucoup, & j'ai actuellement un mandat sur la caisse de l'Opéra-Comique pour douze risées que j'ai fournies dans le courant de Juillet.

BÉLISE.

Le Mercredi ?

L'INTRIGUANT.

Est employé à l'assemblée des Cabalistes auxquels j'ai l'honneur de présider.

BÉLISE.

L'emploi est honorable.

L'INTRIGUANT.

Les revenans-bons n'y manquent pas; un Auteur vient me prier d'applaudir sa pièce: ses ennemis me sollicitent pour la siffler.

BÉLISE.

Quel parti prenez-vous ?

L'INTRIGUANT.

L'un & l'autre; oui, Madame, lorsque je suis au Parterre,

Air : Que je suis charmé dans cette débauche !

Dans les deux Partis, comme il faut, j'exploite;

Je suis pour & contre, à la fois :

J'applaudis à gauche, & je siffle à droite,

Et par-là je gagne double droit.

V iv

464 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE*,

Je dîne avec les amis de l'Auteur, & je soupe avec ses adversaires.

B É L I S E.

C'est l'entendre.

L'INTRIGUANT.

Le Jeudi, je compose des historiettes, des chansons, & il en court actuellement que vous entendrez avant la fin du jour.

B É L I S E.

Le Vendredi ?

L'INTRIGUANT.

C'est le jour des Epithalames, Madrigaux, Bouquets, Rondeaux. Tous les galans ont recours à moi pour ces petits ouvrages.

B É L I S E.

Votre génie peut-il suffire ?

L'INTRIGUANT.

Bon ! cela ne coûte rien.

B É L I S E.

Il faut du moins rimer.

L'INTRIGUANT.

C'est en quoi j'excelle ; ma mémoire vaut un Richelet.

Air : Je le crois bien.

Qu'avec plus d'art & de justesse,

On puisse arranger une piece,

Je le crois bien :

Mais que tout autre , sur la rime ,
Plus aisément que moi , s'escrime ,
Je n'en crois rien.

Interrogez - moi , pour voir.

B É L I S E.

Je le veux bien. (*Bas.*) J'ai grand'peur de
trouver un Gascon.

Air : *O reguinqué.*

Quels mots riment à maltotier ?

L' I N T R I G U A N T.

Altier , cœur d'acier , sans quartier.

B É L I S E.

Quelle est la rime de Notaire ?

L' I N T R I G U A N T.

Subtil & fin dépositaire.

B É L I S E.

A merveille.

Air : *Quel plaisir d'aimer !*

Pour rimer au peuple qui danse. . . .

L' I N T R I G U A N T.

Je dis qu'il rencontre l'abondance.

B É L I S E.

Pour rimer au peuple qui rimaille. . . .

L' I N T R I G U A N T.

Je dis qu'il n'a ni denier , ni maille.

V V

B É L I S E.

Air : *Du bois de Boulogne.*

Si-tôt qu'un galant est content. . . .

L'INTRIGUANT.

Sa rime est le mot *inconstant.*

B É L I S E.

Si-tôt qu'un époux épilogue. . . .

L'INTRIGUANT.

Sa rime est le grand catalogue.

B É L I S E.

Air : *Dans notre village.*

La belle Fatime ,

Sous ses loix , jadis

Eut un vieux Marquis.

Sur ce sujet , que dit la rime ?

L'INTRIGUANT.

Qu'à la Belle il plut ,

Tant ... tant que l'or plut.

B É L I S E.

Que répond la rime à la question suivante ?

Air : *Ma femme est femme d'honneur.*

D'où vient qu'on hait un mari ?

Et qu'un -amant est chéri ?

L'INTRIGUANT.

C'est que l'un commande ,

Que l'autre demande.

B É L I S E.

Même air.

Qu'ordonne-t-elle à celui

Qui veut trouver de l'appui ?

L'INTRIGUANT,

Qu'il soit un peu fourbe ,

Qu'il rempe & se courbe.

B É L I S E.

Que dit-elle de Plutus ?

L'INTRIGUANT.

Air : L'aimable jus du petit bois.

Qu'il dompte le cœur le plus fort ;

Que ce Dieu , sans aucun effort ,

Introduit l'Amour dans un Fort ,

Et que Venus estime fort

Son coffre-fort.

B É L I S E.

On ne peut pas mieux : voyons si vous ré-
pondrez à ceci :*Air : Maître d'un joli jardinet.*

A Paris , il est des Beautés

Dont les bontés

Sont trop chères.

L'INTRIGUANT.

Vous qui craignez pour vos louis ,

Dans ce pays

N'allez guères.

B É L I S E.

Du Duc , ou du Milord

L'or

Là se dépense.

V vj

468 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE* ;

L'INTRIGUANT.

Là, du Banquier le fond

Fond

En diligence.

BÉLISE.

Vous avez riposté à tout : continuons.
Quand il s'agit d'amourette, d'exploits, de
sollicitations ?

Air : *Que faites-vous , Marguerite ?*

Qui diffère....

L'INTRIGUANT.

Perd l'affaire.

BÉLISE.

Pour le fainéant....

L'INTRIGUANT.

Néant.

BÉLISE.

Qui veut plaire....

L'INTRIGUANT.

Doit complaire.

BÉLISE.

Qui prévient....

L'INTRIGUANT.

Bientôt parvient.

BÉLISE.

Encore une question.

Air : *Au Bal du Cours.*

Quel mot à la Garonne

Trouvez-vous qui convient ?

OPERA-COMIQUE.

469

L'INTRIGUANT.

Celui de fanfaronne
Parfaitement y vient.

BÉLISE.

A Médecin ?

L'INTRIGUANT.

Bassin.

BÉLISE.

A fillettes ?

L'INTRIGUANT.

Follettes.

BÉLISE.

A Messieurs du Palais ?

L'INTRIGUANT.

Délais.

BÉLISE.

A grand complimenteur ?

L'INTRIGUANT.

Menteur.

BÉLISE.

A fleurettes ?

L'INTRIGUANT.

Sornettes.

BÉLISE.

**Vous êtes ferré à glace. . . Laissons cela ;
il vous reste encore le Samedi.**

470. L'ACADÉMIE BOURGEOISE,
L'INTRIGUANT.

Je le destine à quantité de Musiciens qui
me demandent des paroles pour des airs.

BÉLISE.

Le tems ne me permet pas de vous don-
ner plus longue audience ; à la prochaine as-
semblée, je parlerai de vos talens.

SCENE VI.

BÉLISE, DORIMENE.

BÉLISE.

BON jour, Madame : n'est ce pas vous
dont on m'a parlé, &

Air : Que j'estime mon cher voisin !

Qui pratiquez l'art merveilleux,

Dont la douce imposture

Séduit & charme tous les yeux ?

DORIMENE.

Oui, Madame.

J'exerce la peinture.

BÉLISE.

C'est un art qui mérite d'être cultivé.

Air : Rien n'est si beau,

Loin de l'objet qui nous engage,

C'est lui qui nous en dédommage ;

Par la vertu de son pinceau ;
Rien n'est si beau.

Il a , comme Apollon , la gloire
De conserver notre mémoire ,
Malgré les Parques & Pluton ;
Rien n'est si bon.

D O R I M E N E.

J'en connois tous les avantages.

B É L I S E.

Quel genre avez vous choisi ? Le portrait ?

D O R I M E N E.

Non ; je crois que je n'aurois guères de pratiques.

B É L I S E.

Pourquoi cela ?

D O R I M E N E.

C'est que je suis sincere.

Air : Robin , turelure.

Je m'attache uniquement

A copier la Nature ,

Je prens les défauts en grand ;

Turelure ,

Les vertus en mignature ;

Robin , turelure , lure.

Les sujets historiés sont ceux qui m'occupent le plus.

B É L I S E.

Pour être reçu dans notre société , il faut produire un ouvrage : je vous en avertis.

471 L'ACADÉMIE BOURGEOISE,

D O R I M E N E.

Je viens d'en finir un que je soumettrai à votre censure, quand il vous plaira ; le sujet est grand, & l'imagination y trouve de quoi s'égayer.

B É L I S E.

Qu'est-ce que vous y peignez ?

D O R I M E N E.

Un jardin public fort à la mode : voulez-vous que je vous fasse une petite description de mon tableau ?

B É L I S E.

Vous me voyez disposée à vous écouter.

D O R I M E N E.

Je vais commencer par la principale allée du jardin, qui a été l'objet particulier de mon attention ; sur un banc à droite, j'ai représenté, dans un maintien grave, des gens,

Air : J'entends déjà le bruit.

Qui des emplois de conséquence

A tort à travers décidans,

Osent se donner la licence

De fabriquer des Intendants,

Nomment des Maréchaux de France,

Des Gouverneurs & Commandans.

Tout vis-à-vis,

Air : Entre l'amour & la raison.

On voit des objets agaçans,

Qui sur des Étrangers passans

D'un cadeau fondent l'espérance ;
 J'ai peint , dans un endroit voisin ,
 Une poule du magazin ,
 Qui suit un coq de la finance.

B É L I S E.

Je vois tout cela d'ici.

D O R I M E N E.

De ce côté , j'ai mis cinq ou six jeunes gens
 qui se promènent en voyageurs.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Au lieu de canne , ils ont des gaules ,
 Qui montent jusqu'à leurs épaules ;
 Leur menton touche à leur manchon :
 L'un d'eux montre une tabatiere
 Où l'on a peint en capuchon

Philtz.

B É L I S E.

C'est la mode dernière.

D O R I M E N E.

Dans le fond de l'allée , vous voyez un pe-
 loton de Politiques de tout âge & de toutes
 figures.

Air : *Le long de-çà , le long de-là.*

Tout ce burlesque assemblage
 Forme un cercle en s'amassant ,
 Et , du côté du treillage ,
 Va toujours en grossissant ,
 Le long de-çà , le long de-là ,
 Le long du passage ,
 Par-derrrière & par-devant.

474 L'ACADÉMIE BOURGEOISE ,

Air : *On dit que vous avez petit.*

Ils font tous là ,

Comme cela. (bis.)

B É L I S E.

A l'attitude où vous voilà ,

Qui peut les mettre ?

D O R I M E N E.

C'est une lettre

De Guastella.

Enfin.

Air : *Le trot.*

J'ai mis , dans ce lieu-ci ;

Des personnes sans nombre ;

Qui vont chercher midi ,

Lorsqu'il ne fait pas sombre.

L'heure approchant , vous les voyez foudain ;

Le nez au vent , & la montre à la main ,

Droit au cadran courir le trot ,

L'entrepas , l'amble & même le galop.

B É L I S E.

Sur cette exposition, je ne puis douter de la
bonté de l'ouvrage ; vous serez reçue.

D O R I M E N E.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

Apprenez-moi , je vous prie ,

Quand arrivera mon tour.

B É L I S E.

C'est une affaire finie :

Je vous reçois , dès ce jour ;

Dans notre Académie.

SCENE VII.
BÉLISE, DORANTE.

BÉLISE.

AH! ah! c'est mon frere.

DORANTE.

Bon jour, ma sœur; je vous avois promis de venir plutôt: mais cela m'a été absolument impossible. Comment va notre Académie?

BÉLISE.

Je viens de recevoir deux agrégés qui feront honneur à notre société.

DORANTE.

Il y en a encore deux, que j'ai vus là en passant.

BÉLISE.

C'est vous que cet examen regarde. Il est juste que le partage soit égal entre nous; je vous laisse.

DORANTE.

Je vous en rendrai bon compte.



S C È N E V I I I .
D O R A N T E , O R P H I S E .

D O R A N T E .

CETTE Dame me paroît une femme à réflexion.

O R P H I S E .

Permettez-moi de supprimer les complimens , pour venir au fait.

Air : J'aime mieux le Moine.

Dans notre Langue il est une tournure
Que l'on ne connoît pas ;

L'expression souvent en est obscure ,
Et met dans l'embarras ;

J'ai de ces tours connoissance parfaite :

J'en suis l'interprete ,

Moi ,

J'en suis l'interprete.

D O R A N T E .

Interprete du François ! Cela est nouveau : je n'aurois jamais cru que notre Langue eût besoin de commentaire. Quand on dit : parlez François ; cela est clair.

O R P H I S E .

J'en conviens avec vous ; mais cela ne dé-

truit pas mon système, & je vous soutiens que l'usage a introduit bien des façons de parler qui renferment un sens différent de celui qu'elles présentent ; vous l'allez voir.

D O R A N T E.

Je vous écoute avec attention.

O R P H I S E.

Si vous priez un commis de vous expédier, il vous répondra d'un ton brusque :

Air : Du pouvoir.

Je ne le puis présentement,

Je n'ai pas un moment. *(bis.)*

Il vous dit, par ce compliment :

J'ai besoin d'un présent. *(bis.)*

D O R A N T E.

Effectivement, c'est le vrai sens de ses paroles.

O R P H I S E.

Quand une Dame dit dans une compagnie : Madame une telle a le plus joli bras du monde ; cela ne veut-il pas dire, regardez le mien, il est encore plus beau ? Une soubrette à qui un amant demande l'heure de voir sa maîtresse, lui répond froidement : je n'en sçais rien ; cela ne signifie-t-il pas, j'ai besoin d'une montre d'or pour vous indiquer cette heure-là ? Un marchand qui vous dit : je vous vends cela en conscience, n'est-ce pas comme s'il disoit : je

vous vendz cela un peu cher : mais il faut que vous me dédommaginez des banqueroutes & non-valeurs ?

D O R A N T E.

Vous l'entendez à merveille.

O R P H I S E.

Quand un jeune officier chante tendrement à une veuve qui est sur le retour :

Air : Menuet de la Pupille.

Ah ! que vos beaux yeux

Lancent de flamme !

Que , par eux , mon ame

Souffre un tourment rigoureux !

Je ne puis , sans vous , être heureux.

Non , ma chere ,

Rien n'est plus sincere

Que mes feux :

Je borne , à vous plaire ,

Tous mes vœux.

D, O R A N T E.

Que veut-il dire par-là ?

O R P H I S E.

J'ai besoin de fonds pour la campagne prochaine.

D O R A N T E.

Vos interprétations sont justes , & je crois que vous connoissez les finesse de la Langue.

ORPHISE.

J'ai encore un procès à lui faire sur les termes ; il est étonnant comme elle varie à cet égard : ce qu'on appelloit autrefois fourberie, est honoré aujourd'hui du titre de politique.

Air : Je viens devant vous.

La fierté s'appelle grandeur ;

L'air évaporé , gentillesse :

L'entêtement se nomme cœur ,

On appelle esprit la finesse ;

Et l'art de prendre adroitement

Usurpe le nom de talent.

DORANTE.

Tout cela n'est que trop véritable.

ORPHISE.

C'est ce qui m'a fait naître l'idée d'un projet d'importance , & que vous approuverez , je crois.

DORANTE.

Quel est-il ?

ORPHISE.

De réformer le Dictionnaire.

DORANTE, *surpris.*

Réformer le Dictionnaire !

ORPHISE.

Dans une infinité d'articles où je trouve de l'erreur ; par exemple, à l'article de l'homme, il le définit animal raisonnable.

D O R A N T E.

Eh ! bien ?

Air : Ne vous laissez jamais charmer.

Cela ne me paroît pas mal ;

Qu'y trouvez-vous de condamnable ?

O R P H I S E.

Il suffit de mettre animal ,

Il faut retrancher raisonnable.

Comment définit-il un amant ?

D O R A N T E.

Un homme qui a des sentimens de tendresse pour une Dame ; qui la préfère à tout , & lui rend des soins assidus pour l'amour d'elle-même.

O R P H I S E.

Dites-moi, de grace, si c'est-là un amant , si l'on en voit de ce caractère ?

D O R A N T E.

Qu'est-ce donc , à votre avis ?

O R P H I S E.

Air : Ma raison s'en va bon train.

C'est un aimable trompeur ,

Un agréable imposteur ,

Etourdi , coquet ,

Volage , indiscret ,

D'une inconstance extrême ,

Qui feignant d'aimer un objet,

N'aime

N'aime, au fond, que lui-même ;
 Lon , la ,

N'aime, au fond, que lui-même.

Quest-ce qu'un Philosophe suivant le Dictionnaire ?

D O R A N T E.

Un homme sage, qui se rend maître de ses passions.

O R P H I S E.

Erreur : le philosophe ne ressemble point à cela.

Air : *Les voyelles anciennes.*

C'est un homme qui se croit fort,
 Et qui n'a que de la foiblesse ;
 Qui, pour un rien, prend feu d'abord ;
 Dont la hauteur n'est que bassesse ;
 Qui, dans sa vaine illusion,
 Se croit aussi grand qu'un phantôme,
 Et dans la moindre occasion,
 Devient plus petit qu'un atôme.

Quelle idée donne-t-on d'un ami ?

D O R A N T E.

Celle d'un second nous-mêmes, qui se sacrifie à nos intérêts.

O R P H I S E.

Abus : tout ce qui prend aujourd'hui cette qualité n'est qu'un flatteur,

Tome II.

X

482 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE* ;

Air : Adieu paniers , vendanges sont faites.

Qui nous endort par des feurettes ,
Tant que notre bourse fournit ,
Et , quand tout est mangé , nous dit :
Adieu paniers , vendanges sont faites.

Cherchez l'article du tuteur , que trouvez-vous ?

D O R A N T E .

Un homme d'expérience , qui veille à la conservation des biens qui lui sont confiés.

O R P H I S E .

Je ne reconnois point là le tuteur :

Air : Les Trembleurs d'Isis.

C'est un économiste sage,
Dont la prudence ménage
Le produit d'un héritage ,
Pour en pouvoir profiter :
Qui souvent à son pupille
Ne laissant ni croix ni pile ,
De louis fait une pile ,
Dont il jouit sans compter.

Quelle qualité votre Dictionnaire donne-t-il à un Procureur ?

D O R A N T E .

Celle de défenseur de nos droits , dans un procès.

ORPHISE.

En voici, je crois, une définition plus exacte.

Air : *La blonde & la brune.*

C'est un homme en qui l'on rencontre

Beaucoup d'adresse & de micmac ;

Qui faisant par fois pour & contre ;

Tire deux moasures d'un sac :

Par lui mémoire , écrit , requête

Sont vainement multipliés ;

Il a le croissant sur la tête ,

Et la probité sous les pieds.

DORANTE.

La peinture est vive , & vous ne les flattez pas.

ORPHISE.

Comment désigne-t-on un jeune Aréopagite ?

DORANTE.

Sous le titre d'un Candidat , qui par son assiduité aux audiences , apprend les loix & se forme à la Justice.

ORPHISE.

N'y en a-t-il point d'une autre espece ? Si j'en crois ce que l'on m'a dit,

Air : *Bouchez , Nayades , vos fontaines.*

Il en est plus d'un qui , pour plaire ,

Veut copier le mousquetaire ;

Qui , près d'Iris , vif & faillant ,

Au bareau , sombre , atrabilaire ,

Y vient réciter , en bâillant ,

L'ouvrage de son secrétaire.

D O R A N T E.

Ceux qui vous ont dit cela, vous en ont imposé : ainsi , votre observation à cet égard est inutile.

O R P H I S E.

Il y a quantité d'autres mots sur lesquels je pourrois vous proposer de pareilles questions : mais je ne vous en ferai plus qu'une. Dites-moi ce qui a été mis à l'article d'un endroit public qu'on nomme *Caffé* , & ce que ce terme signifie ?

D O R A N T E.

Il signifie un lieu bien décoré , où l'on va se délasser & se rafraîchir suivant les saisons.

O R P H I S E.

Ce n'est pas tout-à-fait cela , & je crois avoir rencontré plus juste : écoutez.

Air : *Ce pâté qu'on apporte.*

C'est un bureau d'adresse,
 Où gens de toute espee
 Souvent mettent la presse,
 Sans y dépenser rien.
 Ces gens criaillent, piaillent,
 Braillent,
 Argumentent, commentent,
 Mentent,
 Et dans leur entretien,
 Parlent de tout, sans en parler bien.

D O R A N T E.

Je suis charmé de vos réflexions; la plûpart sont fondées sur la vérité.

O R P H I S E.

Puis-je me flatter que vous voudrez bien me recevoir dans vos assemblées?

D O R A N T E. /

Soyez sûre d'y tenir un des premiers rangs.

O R P H I S E.

Je vais rédiger mon projet, & lui donner la forme nécessaire, pour vous être présenté.



SCENE IX.

DORANTE, UN DÉCLAMATEUR.

DORANTE.

CIEL ! quelle figure !

LE DÉCLAMATEUR.

Air : Vous qui vous moquez par vos ris.

Je cache un homme très sçavant ,
Sous cet habit modeste ;

Je possède un art excellent ,
Qu'aucun ne me conteste.

DORANTE.

Quel est , Monsieur , votre talent ?

LE DÉCLAMATEUR.

C'est celui du beau geste.

DORANTE.

Du beau geste !

LE DÉCLAMATEUR.

Oui , & de la brillante déclamation dans le
dramatique.

DORANTE.

Vous me paroissez tourné pour cela : dans
quel genre excellez vous ?

OPERA-COMIQUE. 487
LE DÉCLAMATEUR.

Air : De l'allumette.

Je m'acquitte de tout emploi,
Mieux que les plus fameux Comiques ;
Nous avons, le Phénix & moi,
La gloire de nous voir uniques.

DORANTE.

Monsieur le Phénix, votre visite me flatte
infiniment ; mais il me semble que vous avan-
cez beaucoup : nous avons ici quantité de maî-
tres qui pourroient vous le disputer.

LE DÉCLAMATEUR.

C'est ce que je ne crains pas.

Air : M. le Prevôt des Marchands.

Dangeville ne fit jamais
Le nigaud mieux que je le fais :
Duchemin connoit moins la Scène ;
Mieux que Poisson, je fais Crispin ;
Les Amoureux, mieux que Dufresne ;
Et les Rois, mieux que Sarrazin.

DORANTE.

Sur ce pied-là vous avez raison de vous dire
unique.

LE DÉCLAMATEUR.

Presque tous les Comédiens se sont formés

XIV

488 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE*,

sur des modeles : mais moi , je me suis fait un
jeu tout neuf.

Air : Sur les Terreaux.

 Tout parle , en moi ,
Le langage de la Nature ;
 Tout parle en moi.
Du vrai je suis toujours la loi.
Les yeux , la tête , la posture ,
Le ton , le geste & la figure ,
 Tout parle en moi.

D O R A N T E.

Ce nouveau goût me paroît merveilleux :
mais je vous avouerai franchement ,

Air : Dites oui.

 Qu'il passe mon intelligence ,
Et je ne puis le concevoir ,
 Sans le voir.

 Voulez vous bien , par complaisance ,
M'en faire entendre quelques traits ?

L E D É C L A M A T E U R.

 Soit ; je vais

Déclamer en votre présence.

D O R A N T E.

J'attends ce plaisir très-impatiemment.

L E D É C L A M A T E U R.

Je vais vous réciter un morceau qu'un de
mes amis à fait exprès pour mon début : il dé-

peint la mort d'un Général des Visigoths, qui, dans une bataille, voyant quelqu'un des siens prendre la fuite, veut les rappeler à leur devoir. (*Il déclame.*)

Il arrive au galop, par le bras les saisit,
Près de lui les retient. . . .

D O R A N T E.

Doucement, Monsieur.

LE DÉCLAMATEUR.

C'est le geste.

Près de lui les retient, touffe, crache & leur dit :
Fidèles compagnons, qui, depuis plus d'un lustre,
N'avez jamais bronché dans la carrière illustre ;
Soldats, que faites-vous ? & qu'est-ce que je vois ?
Tout le vaste Univers est plein de vos exploits.
Du Nord jusqu'au Midi, du Couchant à l'Aurore,
Les grands & les petits les récitent encore.
D'où vient donc aujourd'hui que vous vous oubliez ?
Quand il faut attaquer, vous tremblez, vous pliez !
Qu'est devenu chez vous le desir de combattre ?
Vous avancez un pas, vous en reculez quatre ;
Et pour aller jouir d'un indigne repos,
Vous vous deshonnez jusqu'à tourner le dos !
Chassez, soldats, chassez une crainte servile :
Que le fer dans vos mains ne soit plus inutile.
Faites couler le sang de qui veut vous braver :
Vos lauriers sont tombés, il faut les relever.
Effacez un affront qui flétrit votre gloire.

X v

Allons , marchons , courons , volons à la victoire :
 A ces mots , il se tut ; & dans le même instant ,
 Tout le camp l'applaudit par un bruit éclatant .
 On entend mille vœux que dans l'air on envoie ;
 L'un trépigne d'ardeur , l'autre saute de joie :
 Ceux-ci , d'un ton plus haut ; ceux-là , d'un ton plus bas ;
 Tous marquent leur desir d'affronter le trépas .
 Charmé du son flateur qui frappe ses oreilles ,
 Le vaillant général en conçoit des merveilles ;
 Par son ordre , déjà les fifres , les tambours
 Font retentir au loin les autres les plus sourds ;
 Des soldats , par ce bruit , la troupe est ramassée ;
 Chacun d'eux au combat marche tête baissée ;
 Notre héros les voit , tous ses sens sont émus ;
 Il bouillonne , il frémit , il ne se connoit plus :
 Ses cheveux hérissés rendent son air farouche .
 La fureur dans les yeux , l'écume dans la bouche ;
 La rage dans le cœur & le sabre à la main ,
 Dans les rangs ennemis il se jette soudain ;
 Suivi de la terreur , guidé par la vaillance ,
 Partout , dans la mêlée , en aveugle il s'élance :
 Il frappe à droite , à gauche , & de taille & d'estoc ;

D O R A N T E .

Monfieur !

LE DÉCLAMATEUR .

Pour un coup en rend dix , & dans l'ardeur du choc ,
 Renversant & forçant tout ce qui se présente ,
 A terre il en étend lui seul plus de cinquante .

Que tes rigueurs, ô Sort, payent mal les grands cœurs
Et qui pourroit ici ne pas verser des pleurs ?

L'ennemi qui ne peut vaincre un si fier courage,
L'attire adroitement dans un étroit passage.

Là, tandis qu'il s'apprête à frapper un grand coup,
Son pied glisse; il se voit assailli tout d'un coup :

On l'entoure; on le prend : il s'échappe; on l'arrête.

A la jambe, aux genoux, au corps & dans la tête,

Il est percé de coups, & malgré son effort,

Chancelé, s'affoiblit, ferme l'œil, tombe mort.

D O R A N T E.

Par ma foi, voilà ce qui s'appelle du beau !

Air : *O reguinqué.*

Vous déclamez parfaitement ;

Mais vous frappez trop rudement :

Et même encor dans ce moment,

Une douleur au bras me reste,

LE DÉCLAMATEUR.

Excusez, Monsieur ; c'est le geste.

Je vous l'ai déjà dit ; dans la force de l'enthousiasme je ne me possède pas.

D O R A N T E.

Peste soit de l'enthousiasme ! (*A part.*) Tu vas me le payer, je t'en assure. (*Haut.*) Voilà qui est fait ; je ne veux point d'autre maître que vous : votre façon de déclamer m'enchanterte ; je veux être votre écolier.

Xvj

492 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE* ,
LE DÉCLAMATEUR.

O. : Monsieur , vous me faites trop d'honneur.

DORANTE.

Je vais vous faire voir que j'ai pour cela toutes les dispositions possibles.

Air : Quel plaisir d'aimer !

Dès aujourd'hui , de ce système
Je prétends faire usage moi-même :
Vous l'avez fait voir dans le tragique ;
Je vais l'éprouver dans le comique.

Vous m'en direz votre sentiment.

LE DÉCLAMATEUR.
Avec bien du plaisir.

DORANTE.

Mon récit sera court : c'est une petite aventure bourgeoise. Ecoutez : hem , hem.

(Il déclame.)

Valere , l'autre jour , rencontra dans la rue
Un de ses bons amis : d'abord on se salue ;
On se ferre les mains : comment vous portez-vous ?
Ils s'embrassent tous deux bras dessus , bras dessous ;
Le tabac est offert ; on en prend , on en donne.
Lors qu'avec son ami ce Valere raisonne ,
Il passe un importun , qui le heurte un peu fort.

LE DÉCLAMATEUR.

Haye, haye.

DORANTE.

C'est le geste.

Valere, sur ce ton, lui réplique d'abord :

L'autre de lui s'approche, & d'une main trop forte,

Lui fait sentir un coup qu'en cet endroit il porte.

LE DÉCLAMATEUR.

Haye, haye.

DORANTE.

C'est le geste.

Valere de ce choc est presque estropié ;

Que fait-il ? Un soufflet, suivi d'un coup de pied,

De vingt coups de bâton sent le préparatoire.

Notre homme les reçoit.

LE DÉCLAMATEUR.

Haye, haye.

DORANTE.

C'est le geste.

Ainsi finit l'histoire:

LE DÉCLAMATEUR.

Mais, Monsieur, en vérité, cela passe le jeu.

DORANTE.

Que voulez-vous ? Dans le fort de l'enthousiasme, on ne se connoît pas ; mais j'ai oublié une circonstance dans mon récit, c'est que Valere, après avoir étrillé l'importun, le pria

494 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE,*

civilement de se retirer : je crois que vous entendez ce que cela veut dire.

LE DÉCLAMATEUR.

Oh ! je vous entends de reste ; c'est-à-dire, que mes services vous sont inutiles.

DORANTE.

Vous devinez juste.

LE DÉCLAMATEUR.

Je suis fâché de n'être point de votre goût ; mais je m'en console aisément ; je vais dans un pays , où l'on rendra justice à mon mérite.

Air : La faridondaine.

Au plus rigoureux spectateur

Je suis certain de plaire.

DORANTE.

Mon sieur le gesticulateur ,

Craignez un sort contraire.

LE DÉCLAMATEUR.

Là , je ferai bonne-moisson

La faridondaine , la faridondon.

DORANTE.

Comme vous l'avez faite ici ,

Beribi ,

A la façon de barbari ,

Mon ami.

SCENE X. & dernière.

DORANTE, BÉLISE, LES NIECES,
NERINE.

BÉLISE

MON frere, je vous annonce l'arrivée de Monsieur Sautereau, qui vient faire exécuter le Ballet qu'il nous a promis pour la réception.

M. SAUTEREAU.

Air : Margot , sur la brune.

Je suis vif, ingambe ,

J'ai du feu dans la jambe ;

Je suis vif, ingambe :

Meç mouvements sont vrais.

Quelle finesse !

Quelle noblesse !

Quelle souplesse !

Vit-on jamais

Des pas mieux tournés & mieux faits ?

DORANTE.

A merveille, Monsieur, à merveille : nous allons donc voir de votre ouvrage.

M. SAUTEREAU.

Oui, Monsieur ; j'ai tout préparé pour cela.

Air : *Je suis un bon soldat.*

Mes danseurs, ici près ,

Sont tout prêts.

Ils brûlent de paroître.

Quand vous l'ordonnerez ,

Vous verrez

Si je suis un bon maître.

B É L I S E.

Allez les chercher, pour rendre le Divertissement complet : nous y ajoûterons les couplets que nous avons faits dernièrement sur un air nouveau.

M. SAUTEREAU.

Air : *Du Mai* ; de la Comédie Italienne.

Vous que j'ai formés à la danse ,

Dans ces lieux venez en cadence ,

Tremouffez-vous , & allons gai ,

Soyez prestes ,

Soyez lestes ,

Comme on l'est dans le mois de Mai.





DIVERTISSEMENT.

A I R.

JE chante, tour à tour,
 Et Bacchus & l'Amour.
 Dans la prairie,
 Près de Silvie,

Je prends un ton touchant, & par de doux hélas !
 J'exprime la langueur que causent ses appas ;
 Mais à table, près de Grégoire,
 Content du Dieu charmant qui préside au repas,
 D'une éclatante voix je célèbre sa gloire.
 Je chante, tour à tour,
 Et Bacchus & l'Amour.

V A U D E V I L L E.

Air : *C'est ce qu'on ne voit guère.*

CHEZ les Sçavants, la suffisance ;
 Chez les Chantres, l'intempérance ;
 L'avidité, chez les Traitans ;
 C'est ce que l'on voit en tout temps.

Le scrupule chez les Notaires ,
 Le courage chez les Auteurs ,
 La mémoire chez les Seigneurs ;
 C'est ce qu'on ne voit guerres.



Qu'une ville quel'on veut prendre ,
 Soit encor longtems à se rendre ,
 Lorsqu'on est maître des fauxbourgs ;
 C'est ce que l'on voit tous les jours :
 Mais que , dans l'Isle de Cythere ,
 Un Fort soit longtems défendu ,
 Quand le moindre poste est rendu ;
 C'est ce qu'on ne voit guere.



Ce qu'un homme franc a dans l'ame ;
 Ce qu'un jeune amant sent de flamme ,
 Ce qu'un prodigue a de comptant ;
 C'est ce que l'on voit dans l'instant.
 Ce qu'un Politique veut faire ,
 Ce qu'un surnois a dans l'humeur ;
 Ce qu'une femme a dans le cœur ;
 C'est ce qu'on ne voit guere.



Du sçavoir chez les ignorantes ;
 De l'esprit chez les innocentes ,
 Chez les Agnès de petits tours ;
 C'est ce que l'on voit tous les jours.

Du secret chez les Mousquetaires ,
De la pudeur chez un Abbé ,
Chez les Pages de la bonté ;
C'est ce qu'on ne voit gueres.



Les regrets avec la Vieillesse ,
Les erreurs avec la Jeunesse ,
La Folie avec les Amours ;
C'est ce que l'on voit tous les jours.
L'enjouement avec les affaires ,
Les graces avec le sçavoir ,
Le plaisir avec le devoir ;
C'est ce qu'on ne voit gueres.



De bons nez chez les parasites ;
Des yeux doux chez les hypocrites ;
Les bras longs chez les gens de Cour ;
C'est ce que l'on voit chaque jour.
Des doigts courts chez des Commissaires ;
Des mains gourdes chez les Sergents ,
Chez les Clercs de mauvaises dents ;
C'est ce qu'on ne voit gueres.



Qu'un objet qui danse ou qui chante ,
Fasse une figure brillante ,
Moyennant un certain secours ;
C'est ce que l'on voit tous les jours :

Mais qu'en ce métier l'on prospere,
 Sans vendre fort cher à quelqu'un
 Quelque chose de très commun ;
 C'est ce qu'on ne voit guere.



Des forgeurs de piece nouvelle ;
 Des gens qui s'usent la cervelle ,
 Pour trouver quelques traits pointus ;
 C'est ce que l'on voit tant & plus.
 Aux François, de nouveaux Molières ;
 A l'Opera, da vrai Lully ;
 De l'Almanzine, en ce lieu-ci ;
 C'est ce qu'on ne voit gueres.

A U T R E.

Air : C'est un ouvrage.

FRONDER dans des couplets brillans ;
 Et par quelques refrains saillans ,
 L'inconstance de nos galans ,
 C'est un badinage ;
 Parvenir à les corriger ,
 Les résoudre à ne plus changer ,
 Fixer leur cœur toujours leger ,
 C'est un ouvrage.



Blâmer par quelque trait pointu ,
De la fortune un Impromptu ,
Dans quelque Sujet sans vertu

C'est un badinage.

Persuader un Parvenu ,
Que son immense revenu ,
Chez lui , sans mérite , est venu ,

C'est un ouvrage.



Pour prévenir de certain maux ,
Perdre son tems en vains propos ,
Nous étendre par de grands mots ,

C'est un badinage.

Aller au fait sans nul débat ,
Mieux qu'autrefois le peuple Rat ,
Attacher le grelot au Chat ,

C'est un ouvrage.



Du mal d'amour guérir un cœur ;
Des plaisirs le rendre vainqueur ,
Quand l'âge affoiblit la vigueur ,

C'est un badinage.

Pendant la brulante saison ,
Des amorces d'un doux poison ,
Faire triompher la raison ,

C'est un ouvrage.



502 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE,*

Donner aux filles , aux garçons ,
Des avis , de bonnes leçons ,
Des conseils de toutes façons ,
C'est un badinage.

Sur soi-même les appliquer ,
Prêcher d'exemple & pratiquer
Le bien que l'on sçait indiquer ,
C'est un ouvrage.



Dans une Epigramme qui prend ,
Plaire au Public en lui montrant
Son ridicule le plus grand ,
C'est un badinage.

Guérir l'esprit du spectateur ,
Faire sortir de leur erreur
Buveur , Joueur , Plaideur , Auteur ,
C'est un ouvrage.



A U T R E.

Air : Rien n'est si bon.

UNs Agnès que l'on prend pour femme ;
N'a point de malice dans l'ame ;
Elle ne contredit en rien ;

Voilà le bien :

Mais bien souvent c'est une buche ;
Qui donne dans la moindre embuche
Sa bonté rend son cœur bannal ;

Voilà le mal.

✕

Un amant délicat & tendre ,
Les doux propos qu'il fait entendre ,
Nous font chérir son entretien ;

Voilà le bien :

Mais souvent sa délicatesse
Fait qu'un rien l'offense & le blesse ;
Tout homme lui semble un rival ;

Voilà le mal.

✕

Le bon vin , quand on se modere ,
Procure un effet salutaire ;
De la santé c'est le fourien ;

Voilà le bien.

Si la raison n'est attentive ,
D'encor en encor il arrive
Qu'un coup de trop nous est fatal ;

Voilà le mal.

✕

Rien ne résiste à l'opulence :

L'Amour là cajole & l'encense ;

Vénus ne lui refuse rien ;

Voilà le bien :

Mais le peu de soin qu'il en coûte ;

Fait que bientôt on se dégoûte

D'un bonheur facile & vénéral ;

Voilà le mal.



Les bons rimeurs ont de la gloire ;

Leur renom brave l'onde noire :

Tout l'univers en parle bien ;

Voilà le bien :

Mais pour eux quel fâcheux déboire

Souvent, du Temple de Mémoire ,

Ils vont mourir à l'Hôpital ;

Voilà le mal.

Fin du second Volume.